

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

1. Nous eussions bien voulu, ô très cher Stagirius, être en ce moment à vos côtés, entrer en participation de vos épreuves, vous venir en aide soit par nos actes, soit par nos conseils, et alléger par toute sorte de témoignages d'intérêt, dans la mesure de notre pouvoir, le fardeau de votre douleur. Mais puisque notre mauvaise santé et le mal violent que nous éprouvons à la tête, nous ont forcé de rester à la maison et nous ont interdit un ministère aussi profitable, nous ne nous dispenserons pas cependant de faire, dans la limite de nos ressources, ce qui nous est possible pour votre consolation et pour notre propre avantage. Peut-être que vous n'en serez que mieux préparé à supporter vos épreuves présentes. Que si nous ne recueillons aucun résultat de ce genre, la pensée du moins de n'avoir rien omis de ce qui dépendait de nous sera pour notre cœur une consolation dans l'avenir. Celui qui a fait tout ce qui était en son pouvoir, qui a eu recours à tous les moyens qu'il jugeait capables de briser le joug des tribulations qui l'accablent, n'eût-il avancé en rien, a toujours imposé silence à la voix des remords, et, déchargé du poids de toute accusation, il n'a plus qu'à porter celui de la tristesse. Si j'étais de ces hommes qui sont en grande estime et qui ont un grand crédit auprès de Dieu, je n'eusse point cessé de prier et de supplier pour une tête qui m'est si chère; mais la multitude de mes fautes ne me permettant pas une telle autorité et une telle confiance, j'essaierai de vous apporter les consolations dont les paroles sont susceptibles. Quoique dans les maladies corporelles, ce soit la part du médecin de calmer les souffrances et d'éteindre le mal, il n'est pas défendu cependant à ceux des esclaves qui servent le malade de lui adresser quelques mots d'encouragement. Au contraire, ils osent d'autant plus de ce privilège qu'ils portent plus d'affection à leurs maîtres. Si parmi nos paroles il en est quelqu'une qui puisse calmer votre immense douleur, nos désirs auront été réalisés. Mais si nous ne parvenons pas à trouver ce langage, il daignera du moins agréer notre bon vouloir. Celui qui, par la bouche du bienheureux Paul, nous a ordonné de pleurer avec ceux qui pleurent, et de condescendre aux maux des petits. (cf. Rom 12,5)

A ce qu'il semble, l'unique cause de votre tristesse est la fureur de l'esprit du mal; mais c'est là une racine de laquelle on aperçoit sur-le-champ jaillir de nombreux et déplorables rejetons. Je ne parle pas en ce moment-ci d'après moi-même, mais d'après les plaintes que je vous ai ouï exprimer quand vous étiez avec nous. En premier lieu, disiez-vous, vous n'avez rien souffert de pareil durant le temps que vous avez passé dans le siècle : c'est quand vous vous êtes crucifié au monde que vous avez ressenti les atteintes du mal, chose bien capable de précipiter dans le trouble et dans le désespoir. En second lieu, les personnes qui, au milieu d'une vie de mollesse, ont été saisies du même mal, n'ont souffert que peu de temps avant d'en être délivrées et sont revenues à une si complète santé qu'elles ont contracté mariage, qu'elles ont eu plusieurs enfants, qu'elles ont savouré les jouissances de la vie présente et qu'elles n'ont rien enduré désormais de semblable, au lieu que vous, après avoir pratiqué des jeûnes et des veilles nombreuses et bien d'autres austérités, n'avez pas encore trouvé de terme à vos épreuves. En troisième lieu, la puissance dont un saint homme avait exercé sur tant d'autres les effets salutaires, est restée inefficace en faveur de votre charité, en sorte que ni ce saint personnage, ni ceux qui, puissants encore en cette matière, ont tenté la même chose après lui, n'ont réussi, et qu'ils se sont tous retirés la rougeur sur le front. Vous disiez en quatrième lieu que vous éprouviez d'autre part de cruelles tortures, parce que la tristesse dont était remplie votre âme atteignait une telle violence que peu s'en fallait que vous n'ayez couru plus d'une fois soit vers un lieu fatal, soit vers un précipice, soit vers les eaux du fleuve. En cinquième lieu, tandis que vous voyez les jeunes gens qui ont le même âge et le même genre de vie que vous jouir d'une tranquillité parfaite, vous vous sentez vous-même le jouet d'une affreuse tourmente et condamné à la plus triste des captivités. Oui, ajoutiez-vous, les malheureux enchaînés avec le fer ont moins sujet de pleurer que les malheureux enchaînés de la sorte. Une autre considération, observiez-vous, vous remplissait d'une grande inquiétude. Vous trembliez dans la crainte que votre père, s'il venait à être informé de votre état, n'accablât de maux les saints qui vous accueillaient au commencement parmi eux : avec la puissance et la fortune dont il dispose, il pourrait être dominé par la douleur jusqu'à se porter aux extrémités les plus audacieuses et jusqu'à ne négliger aucun des moyens de vengeance que lui suggérerait son courroux. Jusqu'à présent, votre mère a réussi à lui cacher ce qui se passe, et à éluder la question lorsqu'il demandait de vos nouvelles; mais si, à force de temps, la dissimulation maternelle était découverte, votre père exercerait de terribles représailles et sur les moines et sur son épouse. Enfin, ce qui met le comble à tous vos malheurs, c'est que vous n'avez, dites-vous, aucun motif de compter sur l'avenir et que vous ne sauriez savoir

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

clairement si vous serez un jour affranchi de cette épreuve; car, après avoir nourri bien des fois cette espérance, vous n'en êtes pas moins retombé au même degré de misère. Ce sont là des raisons suffisantes pour troubler une âme, pour la remplir d'agitation, mais pourtant une âme lâche, ignorante, efféminée. Consentons seulement à ouvrir les yeux, à les reposer sur quelques considérations pieuses, et ces causes de tristesse se dissiperont comme une légère poussière. Et n'allez point expliquer l'assurance de ce langage, parce que je ne supporte pas les fureurs de cette tourmente. Encore que plusieurs refusassent d'ajouter foi à mes paroles, je ne les rétracterai pas; d'autant plus que vous ne vous rangerez pas du côté de ceux qui me refusent leur créance. Lorsque l'esprit pervers commença à envahir votre âme et qu'il vous renversa priant au milieu de vos frères, je n'étais point présent, et j'en remercie la bonté de Dieu; j'ai été cependant instruit de ces détails aussi exactement que si j'en eusse été témoin. Théophile d'Éphèse, votre ami et le mien, vint me trouver et me dépeignit cette scène, les mains tordues, les yeux égarés : cette bouche écumante, ces accents inintelligibles et effrayants, ce tremblement du corps, cette insensibilité prolongée, ce songe nocturne qui représentait un sanglier féroce et dégoûtant de fange se précipitant avec rage et s'acharnant après vous, songe qui ayant troublé celui qui dormait près de vous, le réveilla pour vous montrer encore tourmenté par le démon.

2. Quand ces choses m'eurent été annoncées, je me sentis enveloppé d'un nuage de tristesse comparable à celui dont l'esprit du mal vous avait vous-même enveloppé. Il me fallut beaucoup de temps avant que de revenir à moi. Dès ce moment, aucune des peines de ce monde ne me parut pénible, aucun des plaisirs d'ici-bas ne me parut agréable. Quoique j'eusse reconnu longtemps la vanité des choses du siècle, j'en fus alors encore plus convaincu, et je n'en ressentis pour vous qu'une plus vive affection. Telle est la nature des épreuves, elles resserrent ordinairement les liens de l'amitié, comme le prouve d'ailleurs l'efficacité avec laquelle elles dissipent la haine elle-même. Il n'y a personne d'assez misérable et d'assez insensé pour voir son ennemi dans la désolation et pour le regarder avec des sentiments également hostiles. Si nous avons compassion de nos ennemis eux-mêmes, et si nous leur rendons notre amitié lorsque nous les voyons victimes de quelque malheur imprévu, songez à ce que je dus souffrir lorsque j'appris que l'un de mes amis les plus chers, celui dont la vie m'est aussi précieuse que la mienne, était en proie à d'affreuses tortures et à la mélancolie la plus profonde. Ne croyez pas que nous soyons étrangers à votre affliction et ne voyez pas en cela le motif des consolations que je vous adresse. Si, par la grâce de Dieu, j'ai été préservé des attaques et des persécutions de l'esprit pervers, je n'en partage pas moins le fardeau de votre douleur, et nul ne refusera de m'en croire parmi ceux qui savent aimer comme il faut aimer. Secouons donc cette poussière, cette épreuve vous deviendra légère et supportable, pourvu que nous n'allions pas nous abandonner lâchement à la douleur, nous précipiter dans l'abîme, et que nous nous occupions plutôt de rentrer en nous-mêmes et de rechercher le meilleur parti que nous ayons à prendre. Un grand nombre des maux apparents d'ici-bas nous semblent intolérables et écrasants avant que nous les ayons sérieusement considérés; mais si on les examine à la lumière de la raison, on trouve qu'ils sont beaucoup moins à craindre qu'on ne le pensait : il en sera, je l'espère, ainsi dans la circonstance présente. Seulement redressez-vous, et, en vous rangeant à l'opinion vaine et absurde du vulgaire, ne donnez pas à l'ennemi sur vous un nouvel avantage.

Si j'avais ici affaire à quelque infidèle ou à l'un de ces hommes qui font du hasard le principe de toutes choses, ou qui remettent entre les mains des esprits mauvais le gouvernement de ce monde, je n'aurais point une besogne facile, car il me faudrait réfuter d'abord les opinions erronées et établir la véritable doctrine sur la Providence, avant d'en venir aux considérations propres à nous consoler. Mais comme, grâce à Dieu, vous avez connu dès le berceau les saintes lettres, que vous avez reçu de vos ancêtres l'héritage des dogmes véritables et salutaires, que vous croyez sans hésitation à la providence de Dieu envers toutes choses et plus particulièrement envers ceux qui ont mis en lui leur foi, nous laisserons de côté cet ordre de réflexions et nous partirons d'un autre principe. Lorsque Dieu eut créé les anges, ou plutôt remontons encore plus haut; avant, dis-je, que les anges et les autres vertus célestes existassent, Dieu existait, et son être n'avait jamais eu de commencement. Éternellement au-dessus de toute sorte de besoins, car c'est là le caractère de la divinité, il créa pourtant les anges, les archanges et toutes les autres substances incorporelles, et il ne les créa pour aucun motif pris d'autre part que de sa seule bonté. N'ayant pas besoin de leurs services, il ne les aurait point créés s'il n'eût été souverainement bon. Après avoir créé les anges il créa l'homme, il créa le monde, toujours pour le même motif. Ce monde, qu'il remplit de biens sans nombre, il le donna tout entier en apanage à cette petite créature, conférant

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

ainsi à l'homme sur la terre la royauté qu'il exerce lui-même dans le ciel. En effet, ces paroles : «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,» signifient simplement le souverain domaine qu'il lui conférait sur les choses d'ici-bas. (Gen 10,26) L'homme créé et investi d'une dignité si haute, le Seigneur donna à ce monarque pour palais le paradis, le séjour le plus délicieux de la terre. Pour lui montrer ensuite d'autre part combien il était élevé au-dessus des autres animaux, il les amène tous en sa présence et lui ordonne de leur assigner un nom. Ce n'est point l'un d'entre eux qu'il lui donnera pour le seconder, et il en indique la raison: «Il ne se trouva pas d'aide semblable à lui.» (Gen 2,20) Quand il lui eût enseigné par tous ces moyens l'intervalle qui séparait sa nature de celle des animaux, la supériorité qu'il avait sur eux; quand il lui eut fait voir qu'il n'y en avait aucun dans ce nombre qui fût semblable à lui, il forma la femme, nouvelle marque d'honneur accordée à l'homme, et preuve évidente que la femme avait été créée pour lui, selon ce mot de Paul : «Ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais c'est la femme qui a été créée pour l'homme.» (I Cor 11,9) Dieu ne se borna pas encore à ces distinctions si honorables : à l'homme seul, parmi les autres créatures d'ici-bas, il accorda la raison; il daigna l'admettre à la connaissance de sa divinité, et lui donner en participation sa propre vie, autant du moins que l'homme en était susceptible. Il lui promit l'immortalité, le remplit d'une profonde sagesse, et lui communiqua une grâce spirituelle qui alla jusqu'à lui révéler certains points de l'avenir. Tous ces bienfaits, il les lui accorda, avant que l'homme eût fait une seule bonne action.

Comment l'homme répondit-il à des bienfaits si nombreux et si remarquables ? Il jugea un ennemi plus digne de foi que son bienfaiteur, et, ne tenant aucun compte du commandement de son Dieu, il préféra écouter l'esprit de mensonge qui cherchait à le perdre sans retour et à le dépouiller violemment de tous ses biens. Il préféra l'écouter, encore qu'il n'en eût pas reçu le moindre témoignage de bienveillance, et qu'il n'eût fait qu'entendre ses paroles. Dieu l'exterminera-t-il, en punition de la noire ingratitude qu'il montrait de si bonne heure, et pour ainsi parler, dès l'entrée même de la carrière ? Assurément il était conforme à la justice qu'une créature comblée de toute sorte de biens, et en retour de ces faveurs, inaugurant sa vie par l'ingratitude et la prévarication, fût vouée à la perdition et à la ruine. Mais le Seigneur voulut lui manifester autant de bienveillance qu'auparavant, nous enseignant par là que, maigre nos prévarications et nos révoltes sans nombre, il ne cesse pas, lui, de s'intéresser à notre salut afin de provoquer notre conversion et d' nous sauver. Que si nous persévérons dans l'iniquité, nous voyons par là qu'il n'a rien omis de ce qui était en son pouvoir. En chassant l'homme du paradis, en lui interdisant l'approche de l'arbre de vie, en le vouant à la mort. Dieu paraît le châtier et se venger, et pourtant il obéit en cela à une sollicitude aussi touchante que précédemment. Quoique ce langage puisse paraître paradoxal, il n'en exprime pas moins la vérité; car ces faits, bien qu'opposés les uns aux autres, tendaient cependant uniformément vers la même fin. Ainsi, par exemple, en chassant l'homme du paradis, qu'il laissait exposé néanmoins à ses regards, en lui défendant de toucher à l'arbre de vie, en le condamnant à mourir, en montrant le caractère divin de cette sentence, dans ces mesures de rigueur comme dans ses premiers bienfaits, le Seigneur n'a eu en vue que la dignité et le salut de notre premier père. Je n'ai pas besoin de le prouver pour les bienfaits, tant la chose est évidente; il ne me reste donc qu'à démontrer l'autre partie de ma proposition.

3. Comment saurons-nous que les mesures rigoureuses ont été prises dans l'intérêt de l'homme ? En considérant ce qui serait arrivé, si elles n'avaient point été prises. Que serait-il donc arrivé ? Le démon lui ayant promis qu'il deviendrait en désobéissant semblable à un dieu, si l'homme eût été maintenu dans sa dignité, il fût devenu la victime de trois maux déplorables : Premièrement, il eût vu dans le Seigneur un être envieux, faux et trompeur; secondement, il eût regardé le véritable séducteur, le père du mensonge et de l'envie comme son bienfaiteur et son ami; troisièmement enfin, ses prévarications se fussent prolongées sans terme à l'avenir. Or Dieu préserva l'homme de ces maux quand il le chassa du paradis. Ainsi, un médecin, s'il néglige et délaisse l'ulcère, ne fait que le rendre plus dangereux; tandis que, en y portant le fer, il empêche le mal de pousser plus loin ses ravages. Mais quoi ! observe-t-on, Dieu ne s'est pas arrêté là; il a condamné. l'homme aux sueurs et au travail. C'est qu'il n'y a rien de plus antipathique au repos de la nature humaine. Les travaux qui nous sont imposés ne nous préservent pas du pêché : que n'eussions-nous donc pas osé, si Dieu nous eût abandonnés à l'oisiveté et à la mollesse ? «Il n'y a point de maux, est-il écrit, que n'enseigne l'oisiveté.» (Ec 33,29) A l'appui de cette parole viennent et les choses qui s'accomplissent chaque jour, et celles qui sont arrivées à nos ancêtres. «Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour danser,» (Ex 32,6) dit l'Ecriture. «Appesanti et engraisé, ce peuple

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

tant aimé se révolta.» (Dt 32,15) Le bienheureux David parle dans le même sens. «Quand il les frappait, alors ils le cherchaient, ils revenaient à lui et l'implorait avec ardeur.» (Ps 77,38) Dieu adressait à Jérusalem par la bouche de Jérémie ces paroles : «Instruis-toi de toutes les manières, ô Jérusalem, de peur que mon âme ne se retire de toi.» (Jer 6,8) Que ce soit une chose salutaire de s'abaisser et de s'humilier non seulement pour les pécheurs, mais encore pour les justes, le prophète l'enseigne quand il dit : «Vous avez bien fait de m'humilier, Seigneur, afin que j'apprenne vos jugements.» (Ps 118,71) Jérémie exprime en d'autres termes la même pensée : «Il est bon pour l'homme d'avoir porté dès sa jeunesse la pesanteur du joug; il s'assiéra dans la solitude et gardera le silence.» (Lam 3,27) Implorant le Seigneur pour lui-même, il disait : «Oh ! ne me traitez pas avec tant d'indulgence pour me repousser au jour de l'affliction.» (Jer 17,17)

De même, le bienheureux Paul, en qui la grâce brilla d'un si vif éclat et qui s'éleva si haut au-dessus de l'humanité, sentait le besoin et l'utilité de cette vertu. Aussi disait-il : «Un aiguillon a été mis dans ma chair, un instrument qui me soufflette pour que je ne m'enorgueillisse pas. C'est pourquoi j'ai imploré trois fois le Seigneur, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car ma puissance brille principalement dans la faiblesse.» (II Cor 12,7-9) La prédication de l'Evangile eût bien pu se faire à l'abri des persécutions et des épreuves, sans exiger des fatigues et des sueurs; mais le Christ ne l'a pas voulu dans l'intérêt même des prédicateurs de sa doctrine. Aussi leur disait-il : «Vous aurez beaucoup à souffrir dans le monde.» (Jn 16,33) A ceux qui désirent arriver au royaume des cieux, il ordonne d'y aller par la voie étroite, comme la seule qui permette d'y parvenir. Les épreuves, les tribulations, tout ce qui nous survient d'affligeant nous révèle donc aussi bien que les événements heureux la sollicitude du Seigneur à notre égard. Et pourquoi parlé-je des tribulations de ce monde ? l'enfer dont nous sommes menacés, non moins que le royaume des cieux qui nous est promis, nous découvre la clémence ineffable de notre Dieu. S'il ne nous eût pas menacés de l'enfer, nous n'aurions que difficilement mérité les biens du ciel. Ce n'est point assez de l'espérance de la félicité pour exciter à la vertu; il faut que la crainte des châtiments arrache à leur négligence les âmes qui en sont trop éloignées. Si donc le Créateur chassa au commencement le premier homme du paradis, c'est parce que, en le maintenant dans sa dignité, en le laissant après sa désobéissance jouir des mêmes privilèges qu'auparavant, il n'eût abouti qu'à augmenter sa malice.

Et pourquoi parler d'Adam ? quelle n'eût pas été la perversité de Caïn, s'il lui eût été donné d'habiter le paradis et d'en goûter les délices, lui qui privé de ces biens, et avec le châtiment de son père devant les yeux, bien loin d'en devenir meilleur, tomba dans un tel abîme de méchanceté qu'il fut le premier à concevoir et à accomplir l'homicide le plus affreux ? Il n'arriva pas à ce nouveau forfait par une pente insensible, et après beaucoup de temps : c'est tout à coup, c'est violemment qu'il atteignit le faite du crime, immolant à l'aide d'un piège indigne, celui qu'avait porté les mêmes entrailles, et à qui il n'avait d'autre outrage à reprocher que d'avoir honoré Dieu. Apprenez à connaître par cet exemple une fois de plus la tendresse du Seigneur. Offensé personnellement par Caïn, il l'avertit et le console dans son affliction. Mais lorsque Caïn a exercé sa fureur sur son frère, alors Dieu s'irrite et le châtie. Certes son premier crime méritait bien un châtiment égal et même un châtiment beaucoup plus sévère. Si chez les hommes, un esclave se réservait à lui-même ce qu'il y aurait de meilleur, et n'offrait à son maître que du rebut, ne regarderait-on pas sa conduite comme une indignité et un outrage ? A plus forte raison en est-il ainsi, quand on agit de même envers Dieu. Outre cette offense, Caïn en commit une autre tout aussi grande, lorsqu'il s'indigna de la préférence accordée à son frère. S'il eût fait pénitence de son péché, ce changement si désirable lui eût obtenu grâce. Mais son accablement n'est point l'effet du repentir; il est l'effet de la jalousie et de la haine, comme le prouve la suite des événements. Il était irrité contre Dieu parce que Dieu n'avait point honoré de sa faveur celui qui l'avait outragé, parce qu'il avait préféré la mansuétude à une passion effrénée. Ces offenses réclamant une punition rigoureuse, Dieu cependant use envers le prévaricateur d'une indulgence que celui-ci était loin de mériter, et il s'efforce de calmer la fureur qui agite son âme. Comme la sombre tristesse de Caïn ne provenait que de son irritation, le Seigneur lui adressa cette parole : «Calme-toi.» (Gen 4,7) En la prononçant, il savait bien jusqu'où le mal devait s'étendre; mais il voulait fermer entièrement la bouche à l'ingratitude. S'il eût dès le commencement puni Caïn, bien des hommes eussent tenu à peu près ce langage : Dieu ne pouvait-il donc pas lui donner tout d'abord quelques avertissements, l'éclairer, l'intimider; enfin, ne le punir que s'il eût persévéré dans le mal ? Ce châtiment est bien sévère et bien cruel. Or Dieu supporte ces outrages avec une longanimité semblable, précisément pour fermer la bouche à ces hommes, pour montrer

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

qu'il a touché par sa seule bonté le cœur du père de Caïn lui-même et pour inviter par l'exemple d'une telle tendresse leurs descendants au repentir. Pour Caïn, il avait, par la dureté de son âme et son impénitence, amassé sur lui des trésors de colère, quand Dieu le punit. Si, après avoir mis à mort son frère, il n'eût pas été puni, il se serait porté à des attentats encore plus grands. Nous ne saurions dire qu'il a péché par ignorance : ce que le plus jeune des deux frères comprenait, comment l'aîné l'aurait-il ignoré ? Accordons, cependant, si vous le voulez, qu'il ait péché la première fois par ignorance. Mais quand il eut entendu cette parole : «Calme-toi,» quand son premier crime lui eut été pardonné, comment l'ignorance l'aurait-elle conduit à verser le sang de son frère, à souiller la terre, et à bouleverser les lois de la nature ? Vous le voyez, sa première faute n'a pas été le fruit de l'ignorance; elle a été plutôt le fruit de la perversité, de la malice et de l'impiété poussées aux dernières limites.

Quel a été le châtement de ces crimes ? «Tu ne cesseras désormais, dit le Seigneur, de gémir et de trembler sur la terre.» (Gen 4,2) Le châtement paraît effrayant au premier aspect : il ne le paraîtra plus si nous tenons compte de la faute et si nous en considérons attentivement la punition. Après son imprudent sacrifice, Caïn s'indigne de ce que lui, l'offenseur, n'est point honoré par celui qu'il a offensé; il méprise les avis que Dieu lui donne, il verse le premier le sang d'un homme, ou plutôt il commet un forfait plus odieux encore que l'homicide, il jette la douleur dans le cœur de ses parents; il ment au Seigneur : «Est-ce que je suis le gardien de mon frère ?» (Gen 4,3) et pour tout châtement il est condamné au tremblement et à la frayeur.

De plus, selon moi, la bonté de Dieu n'éclate pas seulement par la légèreté de la peine qu'il inflige à de si grands crimes, mais surtout parce que cette peine était de nature à procurer d'inappréciables avantages. Je m'explique : Le châtement de Caïn était destiné à rappeler dans la suite des siècles les hommes à la sagesse et à de meilleurs sentiments. Dieu en conséquence ne voulut pas le frapper de mort, parce que ce n'eût pas été la même chose d'apprendre que Caïn après avoir immolé son frère, avait été lui-même puni de mort, que de voir ce malheureux subir son châtement. Peut-être qu'on n'eût point ajouté foi à cette nouvelle, à cause de l'énormité du forfait : au lieu qu'en restant et en paraissant aux yeux des hommes, le fratricide eut longtemps en eux de nombreux témoins, circonstance de nature à rendre son histoire incontestable et certaine aux yeux des contemporains et aux yeux de la postérité. Mais que faisait ceci à Caïn, demanderez-vous ? Beaucoup certes, car le Seigneur lui facilitait singulièrement le salut en contenant, autant qu'il était en lui, sa fureur par la réprimande verbale qu'il lui adressa. A la bien considérer, la peine qui lui fut infligée nous découvrira de la part du Seigneur une évidente sollicitude. S'il eût, sur-le-champ, mis à mort le criminel, il ne lui aurait pas laissé le temps de se repentir et de devenir meilleur. Condamné à vivre dans la crainte et le tremblement, Caïn, à moins d'être dépourvu de sens et d'être plutôt une bête sauvage qu'un homme, pouvait retirer de cette condition des fruits précieux. En outre le châtement présent affaiblissait d'autant le châtement à venir.

En effet, les peines et les châtements que Dieu nous inflige ici-bas n'atténuent pas peu la rigueur des châtements de la vie future : il serait aisé d'en trouver la preuve dans les divines Ecritures. Conversant avec ses disciples en leur racontant l'histoire de Lazare, le Christ disait qu'Abraham supplié par le riche de rafraîchir avec l'extrémité du doigt sa langue brûlante, lui répondit : «Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu beaucoup de biens pendant la vie, et que Lazare a reçu beaucoup de maux; maintenant c'est à lui de jouir et à vous de souffrir.» (Luc 16,25) Paul lui-même, et quand je parle de Paul, je parle toujours des ordonnances du Christ, car c'est le Christ qui conduisait sa langue bienheureuse : Paul, dis-je, écrivant aux Corinthiens, leur enjoint de livrer à Satan le fidèle qui s'était rendu coupable d'un grave péché d'impureté, pour être affligé dans son corps, en sorte que son âme fût sauvée au jour de notre Seigneur Jésus Christ. Dans un autre endroit de la même épître, parlant de ceux qui participaient indignement aux saints mystères, il ajoutait : «Voilà pourquoi il y en a tant parmi vous qui sont malades et languissants, et tant qui sont morts. Que si nous nous jugions nous-mêmes, Dieu n'aurait pas à nous juger. Mais lorsque le Seigneur nous juge, il nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde.» (I Cor 11,30-31) Voyez-vous cette charité ineffable, ces trésors infinis de bonté ? Voyez-vous Dieu employant toute sorte de moyens afin que le pécheur se prépare un châtement plus doux qu'il ne l'a mérité, et même pour qu'il l'évite complètement ?

4. Que si l'on demandait pourquoi le Seigneur n'a pas exterminé l'antique séducteur, je dirai encore que c'est un nouvel effet de son extrême sollicitude à notre endroit. On comprendrait jusqu'à un certain point une question pareille si cet esprit impur ne régnait que par violence. Mais s'il lui est interdit de régner de cette manière, s'il ne peut agir que par séduction, séduction qu'il est en notre pouvoir de repousser, dans quel but éviteriez-vous à

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

l'homme un sujet de mérite, et lui retrancheriez-vous toute occasion de remporter des couronnes ? De plus, si Dieu avait laissé le champ libre au démon sachant d'avance que nul ne lui réserverait et qu'il étendrait partout son empire, ce ne serait pas encore le lieu de soulever ces difficultés, parce que son empire et sa victoire seraient fondés, non sur notre résistance, mais sur notre condescendance volontaire à nous ranger sous sa loi. Il est vrai que cette explication ne satisferait pas les hommes décidés à se montrer ingrats envers Dieu. Que si un grand nombre d'hommes ont déjà triomphé de la puissance du démon, si un grand nombre d'hommes doivent en triompher encore à l'avenir, de quel droit priveriez-vous ces glorieux athlètes du mérite et de l'honneur éclatants qui leur sont réservés ? Par conséquent, Dieu n'a point enchaîné l'esprit du mal afin qu'il soit vaincu à son tour par ceux qu'il a déjà vaincus, supplice le plus amer de tous pour lui et principe d'une suprême réprobation. – Mais tous ne viendront pas également à bout de ses efforts ? Et qu'est-ce que cela fait à ce que nous disons ! – Certainement il y a plus de justice à donner aux âmes généreuses l'occasion de montrer leurs sentiments, et à laisser les âmes lâches subir la peine de leur lâcheté, que de sacrifier à celles-ci les intérêts de celles-là. Le méchant, quand il est vaincu, l'est moins par la supériorité de son adversaire que par sa propre couardise : la multitude des vainqueurs le prouve. Or, les hommes de cœur eussent été sacrifiés aux méchants, si à cause de ces derniers, on les eût mis dans l'impuissance de déployer leur courage. Il en serait dans ce cas-ci comme dans celui où un agonothète ayant deux athlètes, l'un prêt à en venir aux mains avec son adversaire, à montrer une indomptable vigueur, et à mériter la couronne triomphale, l'autre au contraire préférant l'oisiveté et la mollesse à cette rude épreuve, ferait disparaître le premier antagoniste, et les renverrait ainsi tous deux sans combat. Il est hors de doute que l'athlète vaillant serait sacrifié à son lâche adversaire; tandis que ce dernier, s'il n'est qu'un lâche, ne devrait s'en prendre qu'à lui-même.

La difficulté soulevée tout à l'heure paraît ne concerner que le démon; par la liaison des idées, elle conduit inévitablement à d'injurieuses récriminations contre la Providence et à dénigrer la création tout entière. On blâmera l'existence de de la bouche et des yeux; les yeux portant plusieurs individus à des convoitises criminelles et les précipitant dans l'adultère; la bouche étant un instrument de blasphèmes et propageant les croyances les plus funestes. Il faudrait donc que les hommes eussent été dépourvus des yeux et de la langue ? Nous retrancherons aussi nos pieds et nos mains, puisque les unes sont teintes de sang, et que les autres courent vers le mal. Les oreilles elles-mêmes n'échapperont pas à ce sort cruel; car elles recueillent beaucoup de vains propos, et elles transmettent à l'âme de pernicieuses doctrines : elles seront donc elles aussi sacrifiées. Avec ce système, les aliments, les boissons, le ciel, la terre, la mer, la lumière, le soleil, la lune, le chœur des astres, les diverses espèces d'animaux auront le même sort. A quoi ces créatures serviraient-elles, maintenant que celui pour lequel elles ont été faites est si misérablement mutilé ? Voyez-vous le ridicule et l'absurdité des conséquences rigoureuses de ce principe ? C'est pour lui-même et non pour nous que le démon est mauvais. Si nous le voulons, il nous fournira, bien à contre cœur et bien involontairement sans doute, l'occasion de recueillir de nombreux avantages; chose vraiment surprenante et propre à faire ressortir la charité sans bornes du Seigneur. Le spectacle des progrès de l'homme dans la vertu étant pour l'esprit du mal un tourment qui le déchire, se servir de lui-même pour hâter ces progrès est une insulte qu'il ne saurait supporter. Et comment l'emploierions-nous à cet effet ? En nous préservant par la crainte et la vigilance de sa cruauté, de ses incessantes embûches, de ses mille artifices; en évitant un sommeil trop prolongé, en joignant à la tempérance, le souvenir continu du Seigneur.

Au surplus, ce n'est pas moi qui tiens ce langage; c'est le bienheureux Paul : écoutez-le réveillant presque dans les mêmes termes les fidèles de leur sommeil : «Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, écrivait-il aux Éphésiens, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans les airs.» (Eph 6,12) Et il parlait ainsi, non pour décourager, mais pour ranimer ceux auxquels il s'adressait. Pierre, de son côté, disait : «Soyez sobres et veillez, car le démon votre ennemi rôde comme un lion rugissant à la recherche d'une proie à dévorer : résistez-lui, fermes dans la foi.» (I Pi 5,8) Langage par lequel il se propose de nous rendre plus vaillants et de nous inspirer le dessein de vivre dans une plus grande familiarité avec Dieu. Quiconque aperçoit un ennemi prêt à l'attaquer court et s'attache de préférence à celui qui peut le secourir. C'est ainsi que les petits enfants, à la vue d'une chose qui les effraie, se jettent sur le sein de leur mère, se cachent dans les plis de ses vêtements, y restent comme dans un abri, et, alors même qu'on essaierait à plusieurs reprises de les en arracher, ne s'en séparent point. Mais, que rien ne les effraie, leur mère aura beau les appeler et vouloir les emmener, ils n'en

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

tiendront aucun compte, ils dédaigneront la voix qui les appelle, ils se détourneront en dépit des efforts qu'on fait pour les attirer, et ils mépriseront la nourriture qu'on leur présente. C'est pour cela que bien des mères, n'obtenant rien par la douceur, recourent à des masques et autres objets capables de faire peur à leurs nourrissons, et parviennent de cette manière à les déterminer, à retourner auprès d'elles et à se jeter dans leurs bras. Ce qui se passe chez les enfants se passe également à notre sujet. Dès que l'esprit pervers nous épouvante et nous effraie, alors nous revenons à des sentiments de sagesse, alors nous rentrons en nous-mêmes, alors nous recourons au Seigneur avec empressement. S'il eût été exterminé dès le principe, et s'il n'eût jamais eu de rapport avec les hommes, un grand nombre n'eussent point ajouté foi au passé : ils n'eussent pas cru par exemple que le démon a séduit notre premier père, qu'il l'a dépouillé de biens inappréciables, et ils supposeraient que Dieu l'a fait par envie et par jalousie. Et n'y a-t-il pas des hommes qui malgré tant de preuves de la séduction d'Adam par le mauvais esprit osent parler de la sorte ? S'ils n'avaient jamais connu par expérience sa perversité, quel n'aurait point été leur langage, quels n'auraient point été leurs propos ?

A vouloir bien examiner attentivement ce qui se passe, le démon n'est pas le seul principe qui nous pousse vers le mal : il nous a bien souvent entraînés; mais souvent aussi nous avons eu beaucoup à souffrir de notre mépris et de notre négligence. Où avons-nous vu, pour rentrer dans le sujet que nous envisagions il n'y a qu'un instant, où avons-nous vu que le démon se soit approché de Caïn et lui ait suggéré son fratricide ? On le voit s'entretenir avec Ève et travailler à la séduire; ici on ne le voit point du tout, à moins qu'on ne le regarde comme le principe des mauvaises pensées de Caïn; et encore toujours est-il que Caïn accepta ces pensées, qu'il prêta l'oreille à ces conseils, et qu'il leur donna accès le premier dans son âme. Il ne fut pas cependant abandonné par Dieu : tout en paraissant le punir, le Seigneur ne lui continua pas moins ses instructions et ses avertissements.

Et pourquoi d'ailleurs citer le châtement d'un seul homme, de Caïn, lorsque le cataclysme dans lequel tant d'hommes périrent nous prouvera aussi bien la tendresse du Seigneur ? Et d'abord, ce fléau n'éclata pas tout à coup et sans qu'on s'y attendît : il avait été prédit, non pas quelques jours, mais cent vingt années à l'avance. De plus, de crainte que ce long espace de temps ne fit oublier la prophétie et n'entretint l'indifférence des mortels, Dieu ordonna la construction d'une arche, laquelle frappait tous les yeux et publiait d'une voix



éclatante les menaces de la colère divine. Déjà le souvenir de Cain ne subsistait plus dans la mémoire des hommes; mais la vue de l'arche qui frappait tous les regards rappelait continuellement la pensée des maux dont on était menacé. Les hommes néanmoins ne se corrigèrent pas : ils persistèrent, appelant et attirant ces maux sur leur tête. Dieu n'aurait pas plus voulu avoir à les menacer du déluge et à les en frapper, qu'à les menacer et à les frapper de l'enfer : nous sommes nous-mêmes la cause de tous ces maux; et c'est la conviction de cette vérité qui inspirait au Sage les paroles suivantes : «Dieu n'a pas fait la mort, et il ne se réjouit pas dans la perdition des vivants.» (Sag 1,3) Dieu dit par la bouche de son prophète : «Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.» (Ez 18,23) Si donc nous ne nous convertissons pas, c'est nous-mêmes qui nous vouons de notre propre mouvement à la mort et à la perdition, et non Dieu, qui ne veut pas que nous périssions et qui nous montre le chemin opposé à celui du démon. Mais est-ce là tout ce que nous avons à dire du déluge, et ne trouverons-nous pas à signaler quelques-uns de ses avantages ? Au contraire, car il est impossible d'énumérer les avantages que purent en retirer les hommes qui périrent dans le déluge et ceux qui sont venus après eux sur la terre. Pour les premiers, ils ne purent point pousser plus loin leur perversité : pour les seconds, ils en retirèrent de plus grands

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

encore, un levain et une occasion de crime, pour ainsi parler, ayant disparu d'ici-bas avec les auteurs de tant de forfaits. Si les hommes commettent aisément le mal, sans y être sollicités par des exemples, quel mal n'auraient-ils point commis, s'ils y eussent été sollicités de tant de manières ? Pour prévenir cet état de choses et pour que les futurs habitants de la terre n'eussent point, pour apprendre le vice, des maîtres aussi nombreux, le Seigneur fit périr en même temps tous les hommes.

5. Mais enfin, quel est ce raisonnement profond, sinon insensé, des hommes qui ne voulant en aucune manière pratiquer la vertu, cherchent et allèguent tous les prétextes imaginables pour rejeter sur Dieu la cause de leurs iniquités ? Si Dieu ne l'eût permis, disent-ils, le démon ne ne fût point intervenu, et il n'aurait point exercé dès l'origine son pouvoir séducteur. Adam non plus n'eût point connu l'excellence de sa condition première, et il ne fût jamais descendu de son stupide orgueil. Ayant déjà porté l'estime de soi-même au point de s'attendre à devenir Dieu, où se fût arrêtée son audace impie, s'il n'eût été ramené à des sentiments meilleurs ? Supposons que le démon n'ait point tenté nos premiers parents, et qu'il n'ait rien dit à Ève de l'arbre défendu, est-ce qu'ils eussent été pour cela préservés de toute chute ? Qui oserait le dire ? Un homme que la femme persuada aussi aisément, cet homme-là, quand même le démon n'aurait point été, n'eût pas tardé à tomber de son propre mouvement dans le péché; et il n'en eût ainsi mérité qu'un plus grave châtiment. Du reste, il ne faut pas voir dans la séduction du démon la cause unique de la faute originelle; la femme y fut entraînée encore par sa propre concupiscence, comme le montre l'Écriture : «Et la femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, qu'il était agréable à la vue et beau à considérer; et, prenant du fruit de l'arbre, elle en mangea.» (Gen 3,6) Mon dessein, en m'exprimant de la sorte n'est pas de justifier le démon des pièges dont on l'accuse, mais de faire voir que si nos premiers parents n'eussent bien voulu prévariquer, le démon n'aurait pu les séduire. Quand on cède si aisément aux propos mensongers d'autrui, on était auparavant bien négligent et bien relâché : jamais le démon n'eût réussi de cette manière s'il se fût adressé à une âme attentive et vigilante.

Mais voilà que, battus en ce point, quelques individus, gardant désormais le silence sur le démon, attaquent le commandement lui-même, et, laissant de côté le prévaricateur, accusent le Seigneur en ces termes : Et pourquoi leur a-t-il imposé ce commandement, sachant qu'ils le devaient transgresser ? Paroles dignes du démon, inventions dont l'impiété seule était capable. Qu'en donnant un commandement à l'homme, Dieu lui ait témoigné plus de sollicitude qu'en ne lui en donnant pas, en voici la preuve : Soit, qu'Adam avec cette faiblesse de volonté que déclara l'issue de l'événement, ne reçoive aucun commandement, qu'il reste dans sa molle oisiveté; sa faiblesse et sa lâcheté, dans une condition aussi indépendante, le porteront-elles au bien ou le porteront-elles au mal ? Il est évident qu'il serait tombé bientôt, avec une pareille indifférence, au plus profond du mal. Quoique l'immortalité ne lui fût point assurée, et que l'espérance avec laquelle il l'envisageait ne fût pas sans nuage, il en arriva néanmoins à ce point d'orgueil et de folie qu'il se flatta de devenir Dieu, et cela sans aucune preuve de la véracité de celui qui le lui promettait : s'il eût été assuré de l'immortalité, jusqu'où n'eût-il point poussé l'égarément, quelles prévarications n'aurait-il point commises ? eût-il jamais obéi aux ordres de Dieu ? En formulant cette question impérieuse, vous ressemblez à celui qui ferait au Seigneur un crime de défendre la fornication, parce que la plupart de ceux qu'atteindrait cette défense devraient la transgresser. Ces paroles n'expriment-elles pas une suprême folie ? Supposé que nul commandement n'ait été imposé à l'homme, si le démon l'eût abordé et l'eût pressé d'abandonner son Dieu, il le lui eût persuadé sans peine. Le mépris que fit Adam du commandement qui lui avait été fait, prouve qu'il eût oublié bientôt, dans le cas où il n'eût reçu de son Créateur aucune défense, qu'il était sous la main d'un maître. C'est en prévision de cela que Dieu lui rappelle par son ordonnance qu'il a un maître et qu'il doit lui obéir en toute choses. – Et qu'en résulta-t-il de plus, demandera-t-on ? – Cette mesure n'eût-elle amené aucun bon résultat, la faute en serait, non point à Dieu et à ses enseignements, mais à l'homme qui ne profita pas de cette sublime doctrine. Non, la promulgation de l'ordonnance divine ne fut pas sans utilité, même après la faute de notre premier père. Est-ce que l'empressement que met Adam à se cacher, l'aveu qu'il fait de son crime, les efforts de l'homme pour le rejeter sur la femme, et de la femme pour le rejeter sur le serpent, ne montrent pas en eux des sujets qui, saisis de tremblement et de frayeur, reconnaissent l'autorité de leur Dieu ? Quant à l'immense avantage résultant des sentiments de crainte qui avaient succédé à leurs espérances sataniques, il n'est personne qui ne le comprenne. Celui qui avait rêvé les honneurs divins en est réduit à un tel abaissement et à une telle confusion qu'il tremble à la pensée du châtiment et du supplice qui lui sont réservés,

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

et qu'il publie hautement son péché. Or, ce n'est pas peu de chose que de ne pas rester insensible dans le péché, de le reconnaître et d'en convenir promptement; c'est même un commencement de conversion et un chemin qui amène un changement au profit de la vertu.

Ainsi donc, comprendre et expliquer toute la bonté du Seigneur à notre égard, c'est chose impossible; je rappellerai seulement ce qu'il y

a de principal parmi les choses que nous en connaissons. Après une prévarication de cette nature, après des crimes sans nombre, après que le péché eut étendu son tyrannique empire sur la terre entière, lorsque nous n'avions plus qu'à subir le dernier supplice et qu'à périr sans retour, lorsque le nom de l'humanité devait être condamné à l'oubli, c'est alors que Dieu a donné le témoignage le plus éclatant de sa bienveillance, qu'il a immolé son Fils unique pour des ennemis, pour des étrangers, pour des créatures qui le poursuivaient de leur haine et de leur aversion, qu'il nous a réconciliés par ce moyen avec lui, et qu'il nous a promis la possession du royaume des cieux, de la vie éternelle, et d'une infinité d'autres biens que l'œil de l'homme n'a jamais vus, que son oreille n'a jamais entendus, que son cœur n'a jamais compris. Que pourrait-on rapprocher de tant de sollicitude, de tant de charité, de tant de bonté ? Aussi le Seigneur disait-il lui-même : «Autant le ciel est éloigné de la terre, autant mes voies sont éloignées de vos voies, mes pensées de vos pensées.» (Is 55,9) David, cet homme si doux, parlant de la tendresse de Dieu, s'exprimait en ces termes : «Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant le Seigneur affermit sa miséricorde sur ceux qui le craignent. Autant le Levant est éloigné de l'Occident, autant il a éloigné de nous nos iniquités. Comme un père qui a pitié de ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent.» (Ps 151,12-13) Ce n'est pas qu'il ne les aime plus qu'un père n'aime ses enfants; mais nous ne connaissons pas d'exemple d'une plus frappante tendresse. Pourtant Isaïe nous en enseigne un encore plus étonnant; il prend pour terme de comparaison une mère, dont l'amour à l'égard de l'enfant surpasse l'amour paternel lui-même : «Est-ce qu'une mère oubliera son enfant au point de n'avoir point pitié du fruit de ses entrailles ? Eh bien, alors même qu'elle l'oublierait complètement, moi je ne vous oublierai jamais, dit le Seigneur.» (Is 49,15) Voilà comment le prophète nous représente la miséricorde divine bien au-dessus de toute affection naturelle. Tandis que les prophètes s'exprimaient de la sorte, le Christ de son côté, disait aux Juifs : «Si vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre Père céleste accordera-t-il ses biens à ceux qui les lui demanderont.» (Mt 7,11) Comparaison d'où il résulte clairement qu'il y a autant de différence entre la sollicitude divine et la sollicitude paternelle qu'il y en a entre les bons et les méchants.

Ne vous arrêtez pas cependant ici; portez encore plus loin les regards de l'intelligence. Le langage que vous venez d'entendre est proportionné à votre capacité; car, si la science et la bonté de Dieu n'ont pas de bornes, il est évident que sa tendresse n'en a pas davantage. Si nous ne pouvons la suivre dans chacune de ses manifestations, c'est une preuve de son infinité même. Le Seigneur nous accorde tous les jours en vue de notre salut de nombreux et d'importants bienfaits qui ne sont connus que de lui seul. Comme sa bonté est le seul principe des bienfaits dont il comble l'humanité, et qu'il n'a besoin ni de la gloire que nous pouvons lui procurer, ni d'aucun autre témoignage de reconnaissance, il nous en laisse ignorer le plus grand nombre. S'il nous en découvre quelques-uns, c'est encore dans notre intérêt, afin que par notre gratitude nous en méritions davantage. Qu'il ne nous suffise donc pas de lui rendre grâces pour les bienfaits que nous connaissons; faisons-le encore pour ceux que nous ne connaissons pas. Ce n'est pas d'ailleurs seulement quand nous le voulons qu'il nous fait du bien : il nous en fait même malgré nous. C'est pourquoi Paul, qui ne l'ignorait pas, nous presse de lui rendre grâces en toutes choses et toujours. Et puis, sa Providence ne se borne pas à l'ensemble des hommes : elle s'exerce sur chacun d'eux en particulier, comme il nous le déclare formellement par ces paroles : «Ce n'est pas la volonté de mon Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse.» (Mt 18,14) Le Seigneur parlait alors de ceux qui croient en lui. Mais il veut également que ceux qui n'y croient pas se convertissent et se sauvent, selon le témoignage de Paul : «Il veut que tous soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.» (I Tim 2,4) «Je suis venu, disait Jésus aux Juifs, appeler non les justes mais les pécheurs à la pénitence.» (Mt 9,13) «Ce que je veux, disait-il encore par l'organe d'un prophète, c'est la miséricorde et non le sacrifice.» (Os 6,6) Que si, malgré une sollicitude aussi profonde, les hommes refusent de s'amender et de reconnaître la vérité, Dieu ne les abandonne pas pour cela. S'ils se privent volontairement de la vie éternelle, il ne leur en dispensera pas moins les biens de la vie présente, il fera lever son soleil sur les pécheurs comme sur les justes, il fera pleuvoir sur les méchants comme sur les bons, et il leur donnera tout ce que réclament les besoins de la vie présente. S'il témoigne à ses ennemis tant de

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

prévoyance, comment négligerait-il ceux qui croient en lui, et qui le servent selon la mesure de leurs forces ? Jamais, non jamais il ne les négligera; au contraire, il les comblera de ses plus tendres faveurs. Aussi leur dit-il : «Les cheveux de votre tête ont été tous comptés.»(Luc 12,7)

6. Lors donc que vous songerez à votre père, à votre maison, à vos amis, à vos proches, à cette immense fortune, à cette gloire éblouissante à laquelle vous avez renoncé pour le Christ, et que vous rapprocherez de ce renoncement la tribulation qui maintenant vous éprouve, ne cédez point à la tristesse : les mêmes qui jettent de l'embarras dans nos pensées, le dissiperont bientôt sans retour. Comment cela ? parce que Dieu est nécessairement incapable de tromper, et qu'il a promis aux hommes qui feraient ce sacrifice la vie éternelle. Ce sacrifice, vous l'avez fait et vous l'avez consommé; qu'est-ce donc qui vous empêcherait de compter sur cette promesse ? serait-ce la tentation qui en ce moment vous tourmente ? Et quel rapport y a-t-il entre la tentation et la promesse du Seigneur ? Ce n'est point pour la terre que la vie éternelle nous a été promise. Mais cette promesse dût-elle s'accomplir ici-bas, il ne faudrait pas non plus s'affliger à ce point. Tels doivent être les sentiments d'un pieux et fidèle serviteur de Dieu vis à vis les promesses divines; qu'il ne se trouble jamais, quelque contraires que paraissent les événements, et qu'il ne perde jamais espérance. Voyez, s'il vous plaît, la promesse qui fut faite à Abraham et l'ordre qui lui fut donné. Il lui avait été promis que la postérité de son fils Isaac remplirait la terre entière, et on lui ordonnait d'immoler ce même Isaac par qui cette promesse devait être accomplie. Mais quoi ? pensez-vous que le juste en ait été troublé ? Point du tout. Quelle que fût l'incompatibilité et l'opposition réciproque de cet ordre et de cette promesse, il ne conçut ni trouble, ni hésitation; il ne parla pas de cette manière : Dieu me promet une chose, et il m'en ordonne une autre. Il me promet que cet enfant deviendra le chef d'une postérité innombrable, et il m'enjoint de le mettre à mort ! Comment la promesse se réalisera-t-elle, la racine une fois coupée ? J'ai donc été trompé et tourné en dérision ? Non, il ne dit rien, il ne pensa même rien de semblable, et il eut raison. Lorsque Dieu a promis une chose, mille obstacles parussent-ils en entraver l'exécution, on peut compter sans doute aucun et sans crainte aucune sur l'accomplissement de la divine parole. C'est précisément alors qu'éclate la puissance du Seigneur, lorsqu'il atteint un but dont la voie semblait inaccessible. Voilà ce qu'avait garde de méconnaître le bienheureux Patriarche dont Paul admirait et glorifiait la foi en ces termes : «C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, n'hésite pas à sacrifier Isaac,» à immoler son fils unique, lui à qui une promesse formelle avait été faite. Paroles qui indiquent et insinuent les pensées que j'exprimais tout à l'heure.

Non seulement Abraham, mais son petit-fils Joseph, malgré la longueur du temps et les difficultés qui conspiraient contre l'accomplissement de la promesse divine, demeura inébranlable dans sa foi. C'est qu'il ne considérait que l'auteur de la promesse; car, s'il se fût abandonné aux raisonnements humains, il eût désespéré d'une issue favorable. Le songe qu'il avait eu lui prédisait qu'il serait adoré par ses frères et par ses parents eux-mêmes. Or les événements n'annonçaient rien moins qu'une élévation pareille. D'abord, ceux-là même qui devaient l'adorer le jettent dans une citerne, et le vendent à des barbares qui l'emmènent dans une contrée étrangère et fort reculée, chose si contraire au rêve qu'avait raconté Joseph que ses misérables frères se moquaient de lui à ce sujet par ces paroles railleuses : «Voici notre songeur qui approche venez donc maintenant, mettons-le il mort, jetons-le dans une fosse, et nous dirons : Une bête féroce l'a dévoré, et nous verrons de quoi ses songes lui auront servi.» (Gen 37,19-20) Les marchands qui l'achetèrent ne le vendirent pas ensuite à un homme libre, mais au serviteur d'un monarque. Là ne se bornèrent pas encore les épreuves de Joseph : calomnié par une femme, il est condamné, jeté en prison, où il demeure plusieurs années, et d'où il vit sortir les autres sans en sortir lui-même. Tant d'adversités pouvaient bien livrer son âme à l'agitation : il les supporta toutes néanmoins avec une fermeté inébranlable. On remarquera les mêmes choses à peu près dans notre condition, si elle ne présente pas des éléments encore plus disparates. D'une part, le royaume des cieux, la vie éternelle, l'incorruptibilité et mille autres biens nous sont promis; d'autre part, ce qui nous arrive et ce qui frappe nos yeux est bien différent : c'est la mort, la corruption, des châtements, des supplices, des tribulations diverses et fréquentes. Dans quel but Dieu agit-il de la sorte, et permet-il des événements qui contredisent ses promesses ? pour nous procurer ces deux avantages-ci : d'abord, il nous donne en cela une preuve manifeste de sa puissance et nous montre que les circonstances les plus défavorables ne sauraient l'empêcher d'exécuter ce qu'il a promis; en second lieu, il instruit notre âme à croire en lui en toute occasion, alors même que les faits paraîtraient combattre ses paroles. Telle est la force de l'espérance; aucune des personnes qui s'attachent à elle n'ont à en rougir. Si des hommes qui n'avaient reçu que des

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

promesses bornées à cette vie étaient animés de pareils sentiments, à plus forte raison devons-nous en être animés, nous qui attendons l'effet des promesses divines, non en ce monde, mais pour les siècles à venir. Ce qui nous a été promis ici-bas, c'est la tribulation et l'angoisse. Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi de la défiance à l'endroit des promesses du Seigneur ? Dire que vous êtes laissé de côté par celui en faveur duquel vous avez méprisé le monde, c'est agir en personne incrédule et ombrageuse, en personne qui regarde comme un leurre de telles promesses. Alors vous seriez véritablement possédé du démon et vous attireriez sur vous les flammes infernales.

Mais il y a des mondains qui jouissent d'un calme parfait. – Est-ce que le Christ ne l'a pas annoncé ? « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira. » (Jn 16,20) Avant Jésus Christ, les habitants de Babylone qui ne connaissaient pas le Seigneur brillaient par leurs richesses, leur puissance et leur gloire : les Juifs au contraire souffraient la captivité, la servitude et les maux les plus affreux. Le pauvre Lazare qui mérita le ciel, était couvert d'ulcères que les chiens venaient caresser de leurs langues, et il luttait sans relâche contre la faim : cependant le mauvais riche vivait entouré d'honneurs et de serviteurs nombreux, au sein du repos et des délices. Mais de même que ce dernier ne profita dans l'enfer d'aucun de ses avantages, de même l'indigence et les plaies de Lazare ne l'empêchèrent pas de mener sur la terre une vie sans tache; tel qu'un généreux athlète dont une chaleur accablante ne surmonte pas l'énergie, il remporta la victoire et il en reçut la couronne. C'est pour cela qu'un sage disait : « Mon fils, quand vous vous approcherez du service de Dieu, préparez votre âme à la tentation; dirigez et affermissez votre cœur et ne vous hâtez pas au jour de l'épreuve. Car, ajoute-t-il plus bas, l'or s'épure par le feu; mais c'est par le creuset de l'humiliation que sont épurés les hommes. » (Ec 11,12 et 5) « Mon fils, lisons-nous ailleurs, ne dédaignez pas les avertissements du Seigneur et ne vous emportez pas lorsqu'il vous réprimande. » (Pro 3,11) Celui qui met l'or dans la fournaise, sait parfaitement jusqu'à quel point il faut élever la température, et à quel moment il faut l'en retirer. De là cette observation : « Ne vous hâtez pas au jour de l'épreuve. » Observation que Salomon répète en d'autres termes : « Ne vous emportez pas lorsqu'il vous réprimande. » C'est une merveilleuse chose que la tribulation, c'est une merveilleuse chose pour éprouver le mérite d'un homme et pour le former à la patience. – Et si la grandeur de la tribulation, répliquera-t-on, triomphe de sa vertu ? – « Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; mais en même temps qu'il nous éprouvera, il nous octroiera la force de le supporter. » (I Cor 10,13) La réprimande naissant de l'amour; et l'abandon, de la haine, le même sujet ne saurait aimer et haïr à la fois, pas plus qu'il ne saurait à la fois réprimander et délaisser. – Comment se fait-il alors, poursuivra-t-on, que les chutes soient aussi nombreuses ? – Cela résulte de ce que nous nous éloignons de Dieu, et non de ce que Dieu nous abandonne. « Voilà que les hommes qui s'éloignent de vous périront, » disait le roi-prophète. (Ps 77,27) Or ceux-là s'éloignent de Dieu qui n'endurent pas ses réprimandes, qui les subissent avec indignation et colère. De même que des enfants pervers remis par leurs parents entre les mains de quelque maître, si, pour éviter les travaux de l'école et les punitions légères qu'on inflige, ils viennent à fuir et à se dérober aux regards de leurs parents, bien loin de retirer de cette fuite aucun avantage, ne font que s'engager en des maux plus fâcheux, au point d'en être réduits à errer sur une terre étrangère et à souffrir la faim, les maladies, l'ignominie et la servitude : de même ceux qui répondent aux avertissements du Seigneur, non par la reconnaissance, mais par le ressentiment, outre qu'ils n'en retirent aucun profit, se préparent un sort déplorable. Aussi nous exhorte-t-on à bien diriger et à bien affermir notre cœur.

Vous avez eu, direz-vous encore, à souffrir des tribulations beaucoup plus terribles. – Les maîtres de gymnastique ne soumettent point tous leurs élèves à des exercices uniformes : ils feront lutter les faibles avec les faibles, les forts avec les forts; car celui qui lutterait avec un adversaire dont la vigueur serait inférieure à la sienne, employât-il le jour entier à lutter de la sorte, il ne se serait point véritablement exercé. – Mais pourquoi ceux qui ont embrassé le même genre de vie ne sont-ils pas soumis aux mêmes travaux ? – C'est que Dieu sait nous exercer de bien des manières; c'est que, se trouvant-ils dans les mêmes circonstances, tous n'ont pas besoin des mêmes exercices. Les mêmes remèdes ne conviennent pas également à tous les malades, bien qu'atteints du même mal. Les uns conviennent à ceux-ci, les autres à ceux-là. Aussi les fléaux du Seigneur sont-ils variés et divers : l'un est éprouvé par une longue maladie, l'autre par une extrême pauvreté, l'autre par la violence et par l'injustice, un autre par le spectacle de la mort successive de ses enfants et du reste de ses proches. Celui-ci est rebuté de tout le monde, et on lui refuse la moindre estime; celui-là est accusé de

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

crimes que sa conscience ne lui reproche pas, et il porte le fardeau d'une réputation odieuse; d'autres seront affligés d'une autre manière, car il serait impossible d'énumérer toutes les espèces d'épreuves. Peut-être que chacun de ces maux, comparé à ceux qui vous affligent, vous semble léger et insignifiant.

Pourtant, si vous les aviez traversés, vous seriez convaincu de l'infériorité de ceux que vous endurez. Mais enfin, y eût-il des hommes moins rudement éprouvés que nous, n'en faisons point un sujet de scandale. Un surcroît d'épreuves n'est après tout qu'un surcroît de récompenses; c'est un ferme soutien qui nous préservera de toute chute, soit volontaire, soit involontaire : il réprime l'orgueil, il éloigne la négligence, il augmente notre prudence et notre piété. Si l'on voulait compter tous les avantages des tribulations, on en trouverait un bien grand nombre : d'ailleurs, aucun des hommes en faveur auprès de Dieu, n'a été exempt de tribulations, alors même qu'il nous paraîtrait en avoir été autrement.

7. Le bienheureux Paul lui-même a dû traverser de laborieuses épreuves; qui est plus grand que lui, qui prétendrait être son égal ? Comment donc le secours des épreuves nous serait-il inutile ? Que si quelques hommes ne sont pas devenus meilleurs par la tribulation, il faut l'attribuer non à celui qui leur a donné cet avertissement, mais à leur coupable négligence. Si on ne leur eût pas présenté le remède, leur perte semblerait la conséquence du défaut de soins convenables. Maintenant il est impossible de mettre en cause le médecin, et il faut s'en prendre aux malades eux-mêmes et à leur incurie. Que les uns ayant suivi le droit chemin avant les épreuves s'en soient écartés, lorsque la tentation est venue; que d'autres chargés de mille péchés, n'aient été atteints d'aucune affliction; que d'autres en aient été accablés depuis le premier instant de leur vie jusqu'à leur dernier soupir, rien de tout cela ne doit nous jeter dans l'abattement et le trouble. Si, quand nous pourrions et nous devrions connaître dans toute son étendue l'ordre de la Providence, nous demeurions dans l'ignorance, alors il nous serait permis de nous livrer à l'inquiétude et à la tristesse. Mais puisque cet homme qui avait été initié à tant de mystères, qui avait pénétré jusqu'au troisième ciel, s'est arrêté hésitant devant ce gouffre, et qu'ayant jeté son regard sur cet abîme des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, il a été frappé de stupeur, et s'est retiré sur-le-champ; pourquoi nous tourmenter à sonder l'insondable, à rechercher des secrets qui nous échapperont toujours ? Un médecin impose-t-il des prescriptions en apparence contraires à l'intérêt de notre santé; par exemple, de recevoir de l'eau froide sur un membre glacé, ou tout autre traitement extraordinaire, nous n'opposons pas une seule parole; et, parce que nous sommes persuadés d'avance qu'il suit en cela les lumières de son art, nous nous empressons d'obéir, encore que bien souvent il se trompe. Et Dieu qui est en toutes choses si éloigné de nous, Dieu qui est la sagesse même, Dieu qui ne saurait jamais se tromper, deviendrait l'objet de notre curiosité indiscreète ! Nous aurions une foi aveugle en celui dont nous pourrions exiger une explication, et Celui en qui seul nous devrions croire aveuglément, nous lui demanderions les raisons de ses actes, et nous nous indignerions de l'ignorance où nous sommes ! Cette conduite est-elle bien convenable dans une âme pieuse ? Oh ! non, je vous en prie et je vous en conjure, ne descendons point à ce degré de folie, et toutes les fois que nous serons dans le doute, répétons cette parole : «Vos jugements sont un abîme sans fond.» (Ps 35,7)

Au reste, c'est Dieu lui-même qui, dans sa sagesse, a voulu que nous ne connaissions pas la raison de toutes choses. Obéir à Dieu, en connaissant la cause de tout ce qui arrive, n'eût pas été pour nous l'occasion de mériter une récompense considérable, et ce n'eût point été, à proprement parler, un témoignage de foi. Mais lorsque dans l'ignorance complète où nous sommes, nous nous appliquons à observer tous ses commandements, cette obéissance sincère, cette foi généreuse procurent à nos âmes les plus grands avantages. Nous ne devons nous persuader qu'une seule chose, à savoir, que tout ce qui nous vient de Dieu a pour but notre intérêt; quant au mode de l'action divine, ne nous en occupons pas et n'allons pas, si nous l'ignorons, céder au ressentiment et au chagrin. Il ne nous est ni possible, ni utile de le connaître : cela n'est pas possible, parce que nous sommes mortels; cela n'est pas utile, parce que nous ne tarderions pas à concevoir un orgueil insensé. En ce qui regarde nos enfants, nous faisons bien des choses qui paraissent devoir être nuisibles, et qui leur sont pourtant avantageuses; et ni ces derniers ne demandent à connaître la cause, ni nous, de notre côté, ne commençons avant de mettre la main à l'œuvre par leur démontrer l'utilité de l'action proposée : nous nous contentons de leur enseigner à obéir à tous les commandements de leurs parents, et à ne point regarder au delà. Si nous agissons avec cette docilité à l'égard de nos parents, lesquels cependant possèdent la même nature que nous, et si nous ne témoignons aucune indignation, nous indignons-nous contre Dieu, qui surpasse en excellence nos parents autant que la nature divine surpasse la nature humaine, parce que

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

nous ne connaissons pas toutes choses? Ne serait-ce pas le comble de l'impiété ? Aux hommes qui seraient dans ces sentiments, le bienheureux Paul adressait ces énergiques paroles : «Est-ce vous, ô homme, qui vous chargez de répondre au Seigneur ? Est-ce que le vase d'argile dira à celui qui l'a fait : pourquoi m'as-tu fait ainsi ?» (Rom 9,20) Je m'étais servi de l'exemple des enfants, l'apôtre se sert d'un exemple beaucoup plus frappant, de l'exemple du potier et de l'argile qu'il a façonnée. De même que l'argile reçoit toutes les formes que lui impriment les mains de l'ouvrier, de même il faut que l'homme accomplisse, quels qu'ils soient, les commandements de son Dieu, qu'il accepte avec reconnaissance les épreuves auxquelles il le soumet, quelles qu'elles soient, sans une parole de murmure, sans une tentative de curiosité indiscreète.

Nous ne sommes pas les seuls à ignorer la raison de toutes ces choses; c'était aussi la condition de ces grands et saints personnages dont la vie a précédé la nôtre. «Pourquoi donc les impies vivent-ils ?» demandait Job. «Pourquoi gardent-ils leurs antiques richesses ?» (Job, 21,7) «Mes pas ont presque chancelé, ajoutait le bienheureux David, parce que j'ai été indigné contre l'insensé à la vue de la paix des pécheurs. Il n'y a rien qui les conduise à la mort, et leur corps est plein de vigueur. Ils ne connaissent point les fatigues de l'homme, et ils n'en partageront point les douleurs.» (Ps 72,2-5) Jérémie disait de son côté : «Vous êtes juste Seigneur; toutefois je vous ferai de justes plaintes : Pourquoi les voies des pécheurs sont-elles prospères ?» (Jer 12,1) Ces saints hommes n'étaient donc pas sans doute et sans ignorance; mais ce n'étaient pas le doute et l'ignorance des impies : ils ne mettaient pas en cause le Seigneur, et ils ne s'autorisaient pas de ce qui se passe pour l'accuser d'injustice. L'un d'entre eux s'écriait : «Votre justice est élevée comme les montagnes; vos jugements sont un insondable abîme.» (Ps 35,7) Il est écrit d'un autre qui avait été rudement éprouvé : «Il ne profère aucune parole insoumise contre Dieu.» (Job 1,22) Dans ce même livre, le même saint raconte la sagesse et la providence incompréhensibles du Créateur. Il propos de ses œuvres : «Voilà une faible partie de ses œuvres; et ce qu'il nous fait entendre n'est qu'un léger murmure.» (Job 26,14) Aussi, pour prévenir tout doute injurieux, Jérémie avait-il fait précéder la question de sa propre réponse : «Vous êtes juste, Seigneur;» à savoir, je sais que vous faites toutes choses selon la justice; mais pour la manière dont ces choses s'accomplissent, je l'ignore. Quoi donc ? est-ce là que s'est bornée leur science ? Oui, et ils n'ont jamais pu trouver la solution de ces difficultés; le bienheureux David nous l'affirme par ces paroles : «J'espérais en arriver à ce degré de connaissance, et je n'ai vu devant moi que beaucoup de fatigue.» (Ps 62,16) Ils n'ont pas reçu de réponse, afin que la postérité apprit par leur exemple à s'abstenir de toute question. Encore ces saints personnages demandaient-ils une seule explication, pourquoi les impies jouissaient des richesses et de l'abondance, et pourtant elle ne leur a pas été donnée. Mais aujourd'hui on s'enquiert indiscreètement de bien d'autres secrets et l'on soulève des difficultés en nombre beaucoup plus considérable., Laissons donc la connaissance claire de toutes choses à celui qui connaît toutes choses, avant même qu'elles existent.

8. S'il nous fallait cependant, à l'aide des faits qui nous sont connus, formuler une solution de ces difficultés et procurer quelque consolation aux personnes atteintes fortement de ces doutes, je dirais que ce n'est plus le moment de rechercher pourquoi les justes sont dans les tribulations, et les méchants dans le calme, maintenant que le royaume des cieux nous a été dévoilé, et qu'on nous a montré la récompense des siècles à venir. Puisque chacun dans la vie future sera récompensé selon son mérite, à quoi bon nous inquiéter des biens et des maux qui arrivent ici-bas ? Ses fidèles serviteurs, Dieu les exerce comme des athlètes généreux contre les peines de cette vie : quant aux âmes faibles, nonchalantes et incapables de supporter le moindre fardeau, le Seigneur commence par les attirer à la pratique des bonnes œuvres. Dans les cas assez fréquents où le contraire arrive, et où l'on voit bien des justes vivre au sein de la considération et du calme, et les méchants au sein de l'ignominie et des plus cruelles adversités, alors l'objection que l'on appuyait sur les maux que les justes ont à souffrir, et sur les délices que les méchants ont en partage, s'évanouit d'elle-même. A devoir expliquer encore ce dernier fait, je remarquerai simplement que Dieu n'agit pas toujours à notre égard d'une seule et même manière; inépuisable dans ses ressources, il nous a ouvert plusieurs voies capables de nous conduire au salut. Ainsi, un grand nombre d'hommes refusant de croire à la vie future et à la résurrection, il leur offre une image en raccourci du jugement à venir, en châtiant les pécheurs et en récompensant les justes. La règle qui sera absolument suivie en ce jour redoutable est partiellement appliquée dès cette vie, afin que ceux que touche peu la perspective d'un jugement aussi éloigné, apprennent par les choses qui se passent sous leurs yeux, à tenir une meilleure conduite. Si nul méchant n'était puni ici-bas; si

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

aucun juste n'était récompensé, plusieurs de ceux qui repoussent la doctrine de la résurrection, fuiraient la vertu comme un principe de malheur, et rechercheraient le vice comme un principe de félicité. Pareillement, si nous étions récompensés ici-bas selon notre mérite, ils regarderaient la doctrine du jugement comme une doctrine superflue et mensongère. En conséquence, de crainte que l'on ne rejetât cette dernière croyance, que la foule et le vulgaire ne se dépravassent d'autant plus qu'ils en feraient moins de cas, le Seigneur se venge dès cette vie de plusieurs pécheurs, et reconnaît les vertus de quelques justes, facilitant par le caractère limité de cette conduite la foi au jugement général, et réveillant par les châtiments infligés avant ce jugement les pécheurs ensevelis dans un profond sommeil. La punition des méchants en ramène un certain nombre par la crainte d'être punis de la même manière; en même temps, par cela seul que tous les hommes ne reçoivent pas ici-bas ce qu'ils méritent, on est obligé d'en conclure que cette juste répartition est renvoyée à un autre moment. Jamais assurément Dieu, qui est juste, ne souffrirait qu'une foule de pécheurs vécut sur la terre dans l'impunité, et que les bons y fussent en butte à mille maux, s'il ne leur avait point préparé dans une autre vie une condition différente. Voilà pourquoi ses châtiments et ses récompenses sont ici-bas limités à un petit nombre, comme on le voit par l'exemple du monarque assyrien et d'Ézéchias : pourtant, de même qu'il y avait des hommes comparables en impiété à ce monarque, il y en avait aussi qui égalaient Ezéchias en vertu. Mais Dieu n'agit point envers tous de la même manière; et cela, ainsi que je le disais tout à l'heure, parce que le temps du jugement n'est point encore arrivé. Du reste, ce n'est pas là une doctrine qui me soit personnelle, et vous allez l'entendre de la bouche de Celui qui doit tous nous juger. Comme on venait annoncer à Jésus la mort des victimes qui avaient été ensevelies sous une tour, et la conduite insensée de Pilate qui avait mêlé le sang humain à celui des sacrifices, il prononça ces paroles : «Pensez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que les autres Galiléens parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Non, je vous l'assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. Et les dix personnes que la tour de Siloé écrasa dans sa chute, croyez-vous qu'elles fussent plus coupables que les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière.» (Luc 13,2-5) Voilà donc pourquoi le Seigneur diffère le jour de la justice. Voilà pourquoi il ne frappe pas simultanément tous les criminels qui ont mérité le même traitement, afin que l'exemple des uns ramène les autres à de meilleurs sentiments.

Qu'il nous suffise de cette solution pour la difficulté proposée. Mais peut-être insisterez-vous sur les difficultés précédemment énoncées, lesquelles sont encore plus embarrassantes. Or en élucidant les autres selon mes forces, je crois avoir commencé également à éclaircir celles-ci. Qu'est-ce donc qui vous embarrasse ? Seraient-ce les malheurs que certains hommes ne cessent d'éprouver depuis leur enfance jusqu'à la mort ? Je vous répondrai à ce propos, ce que je vous répondais il n'y a qu'un instant, à savoir qu'ils portent d'abord en cela la peine de leur propre malice; ensuite, que l'exemple de leurs épreuves est pour les autres une source d'avantages. Si tous les hommes n'en sont pas à ce point, c'est que l'heure de la justice n'a pas encore sonné. – Mais que direz-vous, reprend-on, de ceux qui, avant de parvenir à l'âge où l'on distingue le bien du mal, souffrent cependant comme s'ils avaient commis de grandes fautes ? On peut assigner à ce fait des raisons de plusieurs et de diverses natures. Les désordres des parents, la négligence des personnes chargées du soin de l'enfant, l'insalubrité de l'air et d'autres causes semblables peuvent amener ce regrettable résultat. En outre, Dieu ayant prévu l'inclination marquée de ces hommes vers le mal, les contient par ces afflictions, comme par autant d'entraves. Ne voyez-vous pas des mendiants au milieu des misères qui les accablent se plonger dans le vice, poussés en cela non par leurs épreuves, non par la nécessité, mais uniquement par leur propre malice ? Ne m'a-t-on pas parlé de quelques-uns d'entre eux qui, ayant rencontré dans la solitude une jeune femme de condition libre, l'ont accablée des derniers outrages ? Dans quel besoin, dans quelle peine trouver la raison de ce crime ? Quels attentats ces malheureux ne commettraient-ils pas, s'ils n'étaient retenus par les chaînes de leur misère ? Et ceux qui sont enfermés dans les cachots, qui voudrait supporter leur rage et leur fureur ? La fureur des possédés n'est pas plus redoutable. Je ne parle pas précisément des excès auxquels ils se portent durant les moments de la possession diabolique, mais de ceux qu'ils commettent lorsque le démon leur laisse un peu de calme. On les voit manger avec gloutonnerie, voler, s'enivrer, et s'abandonner à des actes encore plus honteux. De même que les juges d'ici-bas laissent longtemps à la plupart des malfaiteurs le séjour de la prison en partage, au point que plusieurs d'entre eux y finissent leur vie; et que, dans le cas où les juges veulent en châtier exceptionnellement quelques-uns, ils en font comparaître un ou

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

deux sur une estrade élevée en présence d'un peuple entier, et les envoient ensuite à la mort, imprimant par là à leurs compagnons une terreur qui dispense de les frapper tous; ainsi Dieu, quand il veut nous corriger, au lieu de châtier tous les méchants, en prend quelques-uns dont il prévoit l'impénitence, et faisant éclater sur eux sa puissance et sa colère, il produit les meilleurs résultats. De cette façon, il donne aux impies, pourvu qu'ils le veulent, une occasion de rompre avec leur impiété, il rend les justes plus avisés, il manifeste la longanimité, et il rend, je le répète, évidente aux yeux de tous la doctrine de la résurrection. Que conclure de là, remarquera-t-on, relativement à ceux qui ont passé les premiers jours de leur vie dans les souffrances, et qui sont morts avant d'être parvenus à l'âge de raison ? –Et quelles sont, je vous le demande, leurs souffrances, puisqu'ils n'ont pas encore le sentiment des maux qu'ils endurent, et qu'ils ignorent ce que sont la joie et la douleur ? A cette solution de la difficulté proposée, j'ajouterai que les parents, les frères, les proches de ces enfants, trouvent quelquefois dans le spectacle de leurs souffrances, une leçon de sagesse dont ils profitent; et ce n'est pas un mince avantage de ces épreuves, qui sans nuire à celui qui en est l'objet, procurent à autrui les biens les plus précieux. Enfin, il est vraisemblable qu'il existe une autre raison mystérieuse dont l'auteur de notre être possède seul le secret.

9. Il reste encore un point à éclaircir, à savoir pourquoi des hommes qui, avant les épreuves, marchaient droit et ferme, ont vu leurs chutes commencer avec ces épreuves. Et d'abord, qui connaît avec certitude ceux qui marchent droit, hormis celui qui a façonné nos cœurs à tous, et dont le regard plonge au fond de toutes nos œuvres. Souvent, bien des gens paraissent vertueux qui sont les plus pervers des hommes. On le voit par expérience dès cette même vie; mais on ne le voit que dans un petit nombre de cas, et par une sorte de hasard et de fatalité. Quand celui qui sonde les cœurs et les reins, celui dont la parole vivante et efficace, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moelle de nos membres, et discerne les intentions et les pensées; quand, dis-je, celui-là sera monté sur son tribunal, alors vous contemplerez à découvert les âmes, non seulement de quelques individus, mais de tous les hommes : alors le loup ne se cachera plus sous la peau de l'agneau, la corruption intérieure ne sera plus déguisée par la blancheur du sépulcre. Aucune créature ne sera invisible pour ce juge suprême; toutes seront à nu et à découvert devant ses yeux, comme nous déclare Paul dans son épître aux Corinthiens : «Ne jugez donc pas avant le temps, leur disait-il; attendez que vienne le Seigneur : il portera la lumière dans les replis les plus ténébreux, et il dévoilera les desseins du cœur.» (I Cor 4,5)

Mais laissons de côté les hypocrites, et parlons de ceux qui marchent vraiment dans le droit chemin. Eussent-ils pratiqué les autres vertus, comment savons-nous s'ils n'ont pas négligé la plus importante de toutes, l'humilité ? Aussi Dieu les a-t-il délaissés, afin de leur montrer que le principe de leurs bonnes œuvres se trouvait non pas dans leur propre puissance, mais dans la grâce d'en haut. Si quelqu'un me représentait qu'il vaudrait mieux pour eux avoir conservé ces sentiments d'orgueil en même temps que leurs vertus, que d'apprendre l'humilité par leurs chutes, celui-là ignore complètement, à mon avis, ce que la présomption a de funeste et ce que l'humilité renferme d'avantageux. Vous le savez fort bien, un homme qui porte dans la pratique de la vertu le dérèglement de l'orgueil, si toutefois il est vrai qu'il puisse dans cette condition pratiquer la vertu, ne tardera pas à tomber au fond de l'abîme. Celui au contraire que Dieu a laissé glisser sur cette pente et qui a appris par sa chute à agir avec plus de mesure, se relèvera, et avec un peu de bonne volonté, il aura bientôt réparé ses pertes, Le premier, chez lequel la vertu semble marcher de pair avec l'orgueil, n'étant frappé d'aucune affliction, n'aura jamais le sentiment de ses prévarications; son mal ne fera qu'empirer, et il quittera ce monde les mains vides. C'est ainsi que le pharisien, après être monté au Temple, riche en apparence de toutes sortes de biens, descendit plus pauvre en réalité que le publicain. Il est encore un autre principe doué d'une puissance particulière pour anéantir le fruit que l'on aura retiré de bien des peines et de bien des sueurs : le souffle de la vaine gloire. Telle qu'un vent violent, elle pénètre dans l'âme et en chasse devant elle tous les trésors de vertu. Voilà la seconde cause des chutes de ceux qui, pour employer votre langage, marchaient droit et ferme. Plusieurs de ceux qui nous paraissent avoir supporté pour la vertu, et qui ont même réellement supporté de nombreuses fatigues, ayant peu en vue la gloire des hommes, au lieu de faire pour Dieu toutes choses, ont cédé par une permission divine à la tentation, afin que, dépouillés de cette gloire populaire pour laquelle ils ont bravé toute sorte de dangers, et convaincus de son instabilité comparable à celle de la fleur des champs, ils se consacrent désormais à Dieu sans réserve, et le considèrent comme la fin de toutes leurs actions. Indépendamment de ces raisons, il y en a une foule d'autres que nous ne connaissons pas, je le répète, mais que Dieu, le créateur de toutes choses, connaît à merveille.

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

Que le spectacle de la vie présente ne nous irrite donc pas; ouvrons plutôt nos âmes à la gratitude, ce qui est le propre des serviteurs animés de bons sentiments. Pour vous, quand vous êtes étonné de ce que l'esprit impur s'est jeté sur vous, non point naguère, au temps où vous viviez dans la mollesse, où vous étiez environné d'une pompe séculière, mais aujourd'hui que vous avez renoncé à toutes ces choses, et que vous vous êtes donné tout entier au Seigneur, vous ressemblez à un homme qui serait étonné de voir un athlète ne faire aucun mal aux spectateurs, et attaquer seulement celui qui s'est inscrit pour le prix du pugilat, qui exercé dans cet art, descend hardiment dans l'arène, de le voir, dis-je, attaquer uniquement celui-ci, le frapper à la tête, et lui meurtrir le visage. Il ne faut être ni surpris, ni affligé, si nous affrontons le combat de subir les attaques et les coups pressés de l'adversaire, la loi du combat le veut ainsi; mais s'il réussissait à nous vaincre, à nous renverser et à remporter la couronne triomphale, alors seulement il faudrait gémir. Tant qu'il n'y réussira pas, loin de nous causer aucun préjudice, il nous procurera les plus précieux avantages, les combats violents qu'il nous faut soutenir rehaussant notre dignité. Le plus vaillant guerrier, dans une armée, est celui qui peut montrer le plus de blessures, qui a soutenu en combat singulier le choc des plus redoutables ennemis. De même, les athlètes qui en viennent aux mains avec les indomptables, c'est-à-dire, avec ceux qui montrent le plus d'ardeur, obtiennent de notre part une admiration particulière. Parmi les chasseurs, le plus renommé est celui qui capture les bêtes les plus difficiles à prendre. Le démon qui vous tourmente est d'une opiniâtreté et d'une effronterie incomparable; et c'est pour cela que je ne puis revenir de mon admiration et de ma surprise, en considérant que, ayant à combattre un ennemi aussi féroce, vous n'êtes point encore tombé, vous ne vous êtes pas rendu, et vous êtes demeuré inébranlable au milieu des efforts qu'il faisait pour vous renverser.

10. Du reste, ne croyez pas que la flatterie m'inspire ce langage : il est certain que vous avez retiré de cette épreuve de très grands avantages; permettez-moi seulement de vous parler avec franchise, car il me serait impossible, sans cette permission, de vous le démontrer. Vous n'avez pas certainement besoin d'apprendre, et vous n'avez pas oublié la conduite que vous meniez avant la tribulation qui vous afflige. Eh bien, examinez-la avec attention, mettez en face celle que vous a inspirée l'épreuve présente, et vous verrez combien ce combat vous a été profitable. Tandis que maintenant vous pratiquez avec une ardeur soutenue les veilles et les jeûnes, que vous déployez un zèle admirable à faire de pieuses lectures et de fréquentes prières, que vous nous donnez des exemples parfaits de gravité et d'humilité, précédemment vous ne faisiez aucun cas de ces lectures, et vous consacriez tous vos soins et toutes vos sollicitudes aux arbres d'un verger. J'ai alors entendu bien des gens railler avec amertume votre orgueil, et vous faire un crime de l'illustration de votre race, de la gloire de votre père, et de l'opulence où vous aviez été nourri : combien les veilles étaient auprès de vous peu en faveur, vous le savez parfaitement. Souvent, pendant que vos frères se levaient à la hâte au milieu d'une nuit profonde, vous restiez enseveli dans le sommeil, et vous accueilliez fort mal ceux qui essayaient de vous réveiller. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, les choses sont dans un bien meilleur état depuis que vous avez à subir cette guerre et ces luttes. Si vous me demandez pourquoi le Seigneur n'a pas déchaîné le démon quand vous viviez dans la mollesse et quand vous vous occupiez exclusivement des choses de ce monde, je vous répondrai que c'est par un dessein de sa providence à votre égard : il prévoyait que votre faiblesse vous exposerait à une défaite et à une ruine prochaine. Lors donc que vous êtes entré dans la carrière monastique, il ne vous a pas offert aussitôt cette épreuve, il vous a laissé vous exercer durant un long temps; puis, quand vous avez acquis de la vigueur, alors il vous a imposé ces rudes combats.

Vous alléguez encore l'exemple des personnes qui vivent dans le monde, et vous mentionnez en particulier un de vos propres serviteurs; c'est à lui, je pense, que vous faisiez allusion en disant que plusieurs personnes qui, vivant dans le monde, ont été atteintes de ce même mal, n'ont pas tardé cependant à en être complètement délivrées. Or votre serviteur, mon bien cher ami, et toutes les personnes qui ont été affligées de la même manière, ne l'ont pas été pour la même raison que vous l'êtes maintenant. C'est pour les remplir de crainte et pour les rendre meilleurs de cette manière que Dieu a lâché contre eux cette bête féroce. Il ne vous a exposé à ses fureurs que pour vous fournir l'occasion de combattre avec vaillance, de triompher avec éclat, et de ceindre la couronne de la patience. La victoire ne consiste pas à entraîner l'un des combattants, en présence des spectateurs assemblés, loin de son adversaire et il le dérober à ses coups : elle se prononce lorsque, l'ayant mis aux prises avec son compétiteur, on cherche à le décourager, à lui inspirer d'absurdes préoccupations, sans aboutir à aucun résultat. Qu'il en soit ainsi, je le prouve par ce raisonnement : Quelque humilité que

PREMIÈRE EXHORTATION A STAGIRIUS TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

vous montriez, tout le monde sait fort bien à quel point votre vie l'emporte en régularité sur la vie de votre serviteur. Conséquemment, Dieu accorde à ce dernier une estime et un soin moindres qu'à vous-même. De cette proposition incontestable découle cette conclusion évidente : Si le Seigneur agissait de la sorte envers vous par un motif de haine, il vous l'aurait témoignée moins forte à vous qu'il aimait le plus, qu'il ne l'a témoignée à celui qu'il a promptement délivré du démon, et que pourtant il aime le moins.

Outre ces raisons, les choses même dans lesquelles vous vous croyez abandonné de Dieu me permettront, je n'en doute pas, de vous prouver la providence particulière du Seigneur en tout ce qui vous regarde. Si vous n'aviez pas montré un zèle admirable, si vous n'aviez pas entrepris de longs voyages pour aller trouver de saints personnages capables de vous délivrer de ces liens, je conçois l'embarras dans lequel on eût pu être jeté, le motif pour lequel Dieu permettait une si longue épreuve n'apparaissant pas avec une irrésistible clarté. Mais, comme vous avez visité le séjour des martyrs où des malheureux qui dévoraient leurs semblables ont été guéris; que vous êtes resté pour le même but avec ces hommes généreux et admirables dont les efforts n'ont jamais été inutiles, que vous n'avez négligé aucun des moyens propres à vous affranchir de cette affliction, et que vous avez ramené avec vous votre ennemi, c'est une démonstration claire, évidente, même pour les intelligences les plus obscures, de la sollicitude particulière dont vous êtes l'objet de la part du Seigneur. Jamais Dieu n'eût refuse une pareille grâce, jamais il n'eût soumis ses serviteurs à une telle confusion, s'il n'eût eu particulièrement en vue votre perfection et votre avantage. Ainsi donc, ce que vous regardez comme une marque d'abandon du côté de Dieu, établit au contraire la grandeur de sa sollicitude et de sa tendresse pour vous.